

CRISTINA RUIZ GUIÑAZÚ DENTELLIÈRE DE MYTHES

Deux ou trois réflexions dans lesquelles j'ose me lancer suite aux récentes expositions de Cristina Ruiz Guiñazú et aux visites qui ont suivi à son atelier.

La première chose que je remarque est l'étroite relation qu'une grande partie de son œuvre entretient avec l'écriture du rêve.

Par ailleurs, dans les portraits par exemple, Cristina s'attache à calligraphier l'intangible et l'immanent ; l'âme, le meilleur ou le moins innocent chez les gens. Et elle y parvient, en dehors des canons que chaque génération picturale impose pour traduire l'expression et l'émotion des portraits.

Je ne sais pas pour autant- et c'est une bonne chose- si ses portraits déchiffrent, révèlent ou brouillent les énigmes. Ou tout cela à la fois, dans un mélange aux proportions alchimiques, quant auxquelles elle est, en matière de catharsis, passé maître. Le résultat est que sous ses mains, à la fin du trajet parcouru en sa compagnie, ceux dont elle a fait le portrait ne sont plus, ils sont devenus ce qu'elle voulait qu'ils soient.

De face, de profil, en train de voler, ses personnages regardent toujours vers l'intérieur, vers le centre même où naît l'histoire première.

Une autre caractéristique qui me fascine chez Cristina est que, ses personnages, ses paysages, ses mises en scène sont teintés d'une nostalgie, où l'on ne trouve pas une once de regret ni de remord.

De la même façon, ses œuvres, au-delà du moment où elles ont été conçues, sont imprégnées d'une atmosphère subtile. Mot, qui non sans dérision, me conduit à la plus célèbre réplique du cinéma français, prononcée en 1938, dans le film Hôtel du Nord, par l'ineffable voix d'Arletty :

« Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? »

D'une certaine manière Cristina reprend cette phrase avec ironie: - Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une allure d'atmosphère?

De cela et de beaucoup plus.

S'aventurer dans son parcours c'est rentrer pleinement dans le heimlich unheimlich de Freud, l'inquiétante étrangeté du familier. Des aspirations mi-secrètes, cachées, révélées par la lumière toujours vivante, précise, et la mémoire parfois si mensongère.

Et c'est là où Cristina excelle : elle sait comme personne distinguer le lisse de l'intranquille.

Humour et clin d'oeil aux plus grands de la peinture, de la Renaissance à ses amis, constituent une partie de ses listes et de ses inventaires personnels. Sans oublier les anges. Ceux qui posent, ceux qui volent. Pour nous ôter jusqu'à nos doutes, ils nous laissent parfois nos auras à portée de main.

L'aventure de Songes et Mensonges, l'une de ses plus récentes expositions individuelles à Paris, raconte avec minutie, une histoire de mémoire et de regard, mais aussi d'ambiguïtés.

Cristina Ruiz Guiñazú transpose en paysages polis à l'émeri, les mythologies qui trottent derrière l'enfance elle-même.

Les clefs de ces œuvres se déchiffrent sur plusieurs registres. Des objets naturels qui pour une raison secrète ont changé de route pour devenir étranges et perturbateurs.

Des paysages éblouissants mais incertains qui conservent malgré tout de minuscules vestiges d'innocence.

Au loin, invisible, un orchestre de chambre fait se mouvoir ces jeunes personnages choisis avec finesse mais non sans détermination. Cristina leur confie l'improbable tâche de défier les lois élémentaires de la pesanteur et de s'aligner aux côtés d'Icare dans le royaume de l'utopie. Arrêtés à l'instant de la plus extrême fragilité: lorsque le bonheur est encore possible.

L'idée la plus appropriée pour parler de ces toiles serait la fascination pour cette nouvelle mythologie du quotidien.

La lumière en elles n'a rien d'éphémère car elle nous renvoie à nos propres archétypes. Elle les redimensionne. Le danger de la traversée serait de perdre nos ombres.

Cette exposition n'est pas une rétrospective mais une grande exposition qui nous donne à voir les leitmotifs d'une œuvre, d'une vie et d'un style.

Cristina ne correspond pas au préconception de l'artiste angoissé et tourmenté, seul, absorbé par son cosmos intérieur.

Elle se permet un face à face avec les nouvelles technologies, s'appuyant sur les secousses de l'actualité sans oublier pour autant la présence inéluctable du "d'où nous venons." Approche qui requiert de la générosité et se traduit dans ses paysages. C'est ainsi qu'elle offre à la pampa une mythologie faite de labyrinthes qui ne s'avèrent pas menaçants, flanqués de montagnes riches en nobles minéraux tout autant que par cette rivière verte qui naît sur ses flancs, prête à féconder ceux qui calment en elle leur soif... Le spectateur est inclus dans un espace où se trouve l'évocation de ses Eden, de ses olympes particuliers et de ses tragédies.

"Tout est autobiographique, tout est portrait, même s'il s'agit d'une chaise", disait Lucien Freud. C'est peut-être pour cela, pour ne pas nous induire en erreur, que Cristina Ruiz Guiñazú nous laisse, nous ses protagonistes, sans siège ni haleine, au gré de nos propres vents et chimères.